

*Premiers poèmes (1913-1918)*

La petite chérie arrive à Paris.  
Paris fait du bruit. Paris fait du bruit

La petite chérie traverse la rue.  
Le bruit tombe en pluie. Le bruit tombe en pluie

La petite chérie est sur le trottoir  
Où de gros messieurs cossus et tout noirs

Empêchent son cœur de faire trop de bruit.  
1915

\*  
\*\*

UN SEUL ÊTRE

I

A fait fondre la neige pure,  
A fait naître des fleurs dans l'herbe  
Et le soleil est délivré.

Ô fille des saisons variées,  
Tes pieds m'attachent à la terre  
Et je l'aime toute l'année.

Notre amour rit de ce printemps  
Comme de toute sa beauté,  
Comme de toute sa bonté.

II

Flûte et violon,  
Le rythme d'une chanson claire  
Enlève nos deux cœurs pareils

Et les mouettes de la mer.

Oublie nos gestes séparés,  
Le rire des sons s'éparpille,  
Notre rêve est réalisé.

Nous posséderons l'horizon,  
La bonne terre qui nous porte  
Et l'espace frais et profond,  
Flûte et violon.

### III

Que te dire encore, amie ?  
Le matin, dans le jardin,  
Le rossignol avale la fraîcheur,  
Le jour s'installe en nous  
Et nous va jusqu'au cœur.

Le jour s'installe en nous.  
Et tous les matins, cherchant le soleil  
L'oiseau s'engourdit sur les branches fines.  
Et fuyant le travail, nous allons au soleil  
Avec des yeux contents et des membres légers.

Tu connais le retour, amie,  
C'est entre nous que l'oiseau chante,  
Le ciel s'orne de son vol,  
Le ciel devenu sombre  
Et la verdure sombre.

### IV

La mer toute entière rayonne,  
La mer tout entière abandonne  
La terre et son obscur fardeau.

Rêve d'un monde disparu

Dont tu conserves la vertu

Ou rêve plutôt

Que tu m'as gardé sur les flots

Que la lumière... Et sous le soleil

Le vent qui s'en va de la terre immense.

*Le devoir et l'inquiétude (1916-1917)*

FIDÈLE

Vivant dans un village calme  
D'où la route part longue et dure  
Pour un lieu de sang et de larmes  
Nous sommes purs.

Les nuits sont chaudes et tranquilles  
Et nous gardons aux amoureuses  
Cette fidélité précieuse  
Entre toutes : l'espoir de vivre.

*Poèmes pour la paix (1918)*

I

Toutes les femmes heureuses ont  
Retrouvé leur mari – il revient du soleil  
Tant il apporte de chaleur.  
Il rit et dit bonjour tout doucement  
Avant d’embrasser sa merveille.

II

Splendide, la poitrine cambrée légèrement,  
Sainte ma femme, tu es à moi bien mieux qu’au temps  
Où avec lui, et lui, et lui, et lui, et lui,  
Je tenais un fusil, un bidon – notre vie !

III

Tous les camarades du monde,  
Ô ! mes amis !  
Ne valent pas à ma table ronde  
Ma femme et mes enfants assis,  
Ô ! mes amis !

IV

Après le combat dans la foule,  
Tu t’endormais dans la foule.  
Maintenant, tu n’auras qu’un souffle près de toi,  
Et ta femme partageant ta couche  
T’inquiétera bien plus que les mille autres bouches.

V

Mon enfant est capricieux –  
Tous ces caprices sont faits.

J'ai un bel enfant coquet  
Qui me fait rire et rire.

## VI

Travaille.  
Travail de mes dix doigts et travail de ma tête,  
Travail de Dieu, travail de bête,  
Ma vie et notre espoir de tous les jours,  
La nourriture et notre amour.  
Travaille.

## VII

Ma belle, il nous faut voir fleurir  
La rose blanche de ton lait.  
Ma belle, il faut vite être mère,  
Fais un enfant à mon image...

## VIII

J'ai eu longtemps un visage inutile,  
Mais maintenant  
J'ai un visage pour être aimé,  
J'ai un visage pour être heureux.

## IX

Il me faut une amoureuse,  
Une vierge amoureuse,  
Une vierge à la robe légère.

## X

Je rêve de toutes les belles  
Qui se promènent dans la nuit,  
Très calmes,  
Avec la lune qui voyage.

## XI

Toute la fleur des fruits éclaire mon jardin,  
Les arbres de beauté et les arbres fruitiers.  
Et je travaille et je suis seul dans mon jardin.  
Et le soleil brûle en feu sombre sur mes mains.

*Au défaut du silence (1925)*

Je me suis enfermé dans mon amour, je rêve.

\*

Qui de nous deux inventa l'autre ?

\*

Visage perceur de murailles.

\*

Ta chevelure d'oranges dans le vide du monde  
Dans le vide des vitres lourdes de silence  
Et d'ombre où mes mains nues cherchent tous tes reflets.

La forme de ton cœur est chimérique  
Et ton amour ressemble à mon désir perdu.  
Ô soupirs d'ambre, rêves, regards.

Mais tu n'as pas toujours été avec moi. Ma mémoire  
Est encore obscurcie de t'avoir vue venir  
Et partir. Le temps se sert de mots comme de l'amour.

\*

Elle m'aimait pour m'oublier, elle vivait pour mourir.

\*

Dans les plus sombres yeux se ferment les plus clairs.

\*

Les lumières dictées à la lumière constante et pauvre passent avec moi toutes les écluses de la vie. Je reconnais les femmes à fleur de leurs cheveux, de leur poitrine et de leurs mains. Elles ont oublié le printemps, elles pâlisent à perte d'haleine.

Et toi, tu te dissimulais comme une épée dans la déroute, tu t'immobilisais, orgueil, sur le large visage de quelque déesse méprisante et masquée. Toute brillante d'amour, tu fascinais l'univers ignorant.

Je t'ai saisie et depuis, ivre de larmes, je baise partout pour toi l'espace abandonné.

\*

Amour, ô amour, j'ai fait vœu de te perdre.

\*

Grimace, petite fille de naissance.

\*

La forme de tes yeux ne m'apprend pas à vivre.

\*

Et si je suis à d'autres, souviens-toi.

\*

Pleure, les larmes sont les pétales du cœur.

\*

Où es-tu ? Tourne-tu le soleil de l'oubli dans mon cœur ?

\*

Donne-toi, que tes mains s'ouvrent comme des yeux.

\*

Folle, évadée, tes seins sont à l'avant.

\*

À maquiller la démonsse, elle pâlit.

\*

Elle est – mais elle n'est qu'à minuit quand tous les oiseaux blancs ont refermé leurs ailes sur l'ignorance des ténèbres, quand la sœur des myriades de perles a caché ses deux mains dans sa chevelure morte, quand le triomphateur se plaît à sangloter, las de ses dévotions à la curiosité, mâle et brillante armure de luxure. Elle est si douce qu'elle a transformé mon cœur. J'avais peur des grandes ombres qui tissent les tapis du jeu et les toilettes, j'avais peur des contorsions du soleil le soir, des incassables branches qui purifient les fenêtres de tous les confessionnaux où les femmes endormies nous attendent.

Ô buste de mémoire, erreur de forme, lignes absentes, flamme éteinte dans mes yeux clos, je suis devant ta grâce comme un enfant dans l'eau, comme un bouquet dans un grand bois. Nocturne, l'univers se meut dans ta chaleur et les villes d'hier ont des gestes de rue plus délicats que l'aubépine, plus saisissants que l'heure. La terre au loin se brise en sourires immobiles, le ciel enveloppe la vie : un nouvel astre de l'amour se lève de partout – fini, il n'y a plus de preuves de la nuit.